

La boîte en fer rouillée

Jean-Marc Dhainaut

La boîte en fer rouillée

Jean-Marc Dhainaut

Note de l'auteur : Cette nouvelle, que j'ai écrite, sans la moindre prétention, en 2015, figure parmi les textes piliers qui m'ont servi à faire mes « premières dents » dans l'écriture. Mes premiers essais, en quelque sorte, à l'occasion de modestes concours d'écriture. Même si je considère que rien n'est jamais acquis, et que quoi que nous fassions, nous apprenons toujours. Il est donc normal qu'elle puisse avoir servi de base à l'écriture de mes romans, et qu'il soit probable d'y trouver quelques éléments dont je me suis inspiré ensuite pour les écrire. Si le cœur vous en dit, je vous en souhaite une bonne lecture.

— Laya ! Qu'est-ce que tu fais ? Viens ici !

Cela faisait déjà une semaine que Nicolas, 36 ans, avait loué cette vieille maison, non loin du centre-ville. Son divorce ne s'était pas très bien passé, alors, il avait quitté la région et plaqué son boulot pour se reconstruire ailleurs. Et puis, il n'était pas seul, Laya, sa chienne, un labrador de 14 ans, lui demandait beaucoup d'attention. Le quartier était tranquille. Il y avait bien quelques jeunes qui s'agitaient le soir, leur musique un peu forte, mais c'était sans excès et ça ne durait pas. Ce matin-là, lorsque Nicolas sortit ramasser son journal, comme il le faisait toujours en espérant y trouver l'annonce d'un nouvel emploi, il contempla, pensif, la nappe de brouillard qui lentement se dissipait en ce jour frais de décembre. Noël approchait à grands pas, et cette année encore, Nicolas le passerait seul. Seul avec Laya. Sur le trottoir d'en face, monsieur Grégor, encore en pyjama, rentrait sa poubelle. Ils se saluèrent et se souhaitèrent une bonne journée. Nicolas avait encore une heure devant lui pour se préparer à l'entretien qu'il avait à l'agence d'intérim. Au moment où il s'apprêtait à rentrer, une dizaine de merles s'envolèrent brusquement, leurs cris dans la brume fit aboyer Laya qui se précipita dehors à son tour.

— Laya ! Viens ici, rentre !

Mais Laya, cette fois-là n'obéit pas. Malgré de multiples rappels, la chienne semblait attirée par quelque chose dans le jardin. Elle se mit aussitôt à gratter la terre, puis à creuser avec vigueur. Elle s'obstinait à creuser et à renifler. Intrigué, et pensant qu'elle avait sans doute flairé une taupe, Nicolas s'approcha, énervé, et cria après sa chienne avec beaucoup plus de fermeté pour se faire obéir. Soudain, Laya s'arrêta et

remua la queue à tout-va, tout en flairant quelque chose dans le trou qu'elle venait de creuser. En la faisant reculer, Nicolas se pencha, gratta un peu de terre et ses ongles heurtèrent soudain quelque chose : une sorte de couvercle rouillé. Il le dégagea un peu plus : il s'agissait d'une petite boîte en fer, quelque chose qui ressemblait à une vieille boîte à sucre, ou à biscuits. Il en était certain, quelqu'un avait sans doute enterré là, il y a longtemps, un hamster, un cochon d'Inde ou tout autre petit animal que Laya avait flairé. Avec la crainte de devoir réprimer une nausée, il souleva le couvercle, laissant tomber des morceaux de rouille qui s'effritaient entre ses doigts. Une feuille de papier jauni et pliée se trouvait à l'intérieur. Il posa la boîte, saisit la feuille et l'ouvrit délicatement.

« À quiconque trouvera cette lettre, je demande des nouvelles de mon fils, Salomon. Je suis sans nouvelles depuis que l'on nous a séparés. Avant de partir à mon tour, j'ai simplement le temps d'écrire ces quelques mots. Si vous la trouvez, si vous avez des nouvelles de lui, aussi incongrue vous semble cette boîte, écrivez-moi, et déposez-y votre lettre, et je saurai ».

Nicolas relut plusieurs fois la lettre en regardant autour de lui, et en se demandant qui avait bien pu avoir l'idée d'une telle plaisanterie. Il s'agissait vraisemblablement d'une belle écriture féminine, mais probablement pas celle d'une petite fille. Sans y apporter davantage d'attention, il replia la feuille, l'enfouit dans la poche de sa chemise et reboucha le trou à coups de semelles. Il jeta un œil rapide vers sa poubelle qu'il avait oubliée de rentrer, et y jeta la boîte en fer.

— Allez, Laya, on rentre, maintenant.

La chienne s'était essoufflée à creuser ainsi. Les tumeurs

qu'elle avait lui rappelaient sans cesse son âge et sa maladie. Laya, 14 ans qu'elle partageait sa vie. Elle était sa compagne de tous les instants, des bons et des mauvais. Toujours présente pour essuyer ses larmes, toujours là pour le reconforter, toujours là ces soirs où il craquait quand son ex-femme le poussait à bout. Souvent, il lui prenait la tête entre les mains en lui disant « Je voudrais que tu ne partes jamais, Laya, ne me laisse jamais ». Mais les jours de Laya étaient comptés, ils le savaient tous les deux. C'était quelque chose qu'il redoutait, comme des pensées qu'il essayait de chasser, contre lesquelles il luttait, comme s'il pouvait repousser l'échéance à défaut de prières qu'un Dieu pouvait exaucer. Après tout, qu'est-ce que Dieu pouvait y faire ?

La lettre qu'il avait trouvée l'obséda toute la journée. Lorsqu'il rentra le soir, toujours sans emploi, Laya vint difficilement à sa rencontre. Elle se traînait, cette fois un peu plus que d'habitude. Le cœur serré, il la prit dans ses bras, la caressa et la rassura en lui disant que tout irait bien. Le traitement du vétérinaire semblait ne plus suffire. Comme tous les soirs, il zappa sur les journaux télévisés et s'endormit devant la télévision. Réveillé en sursaut par la publicité, il regarda sa montre et monta se coucher. Alors qu'il se déshabillait, la lettre qu'il avait rangée dans la poche de sa chemise tomba lentement sur le tapis. Il la posa sur la commode, mais elle vint rapidement le contrarier, à tel point qu'il ne trouva pas le sommeil. Et s'il devait le faire ? Et s'il devait écrire à cette femme qui voulait des nouvelles de son fils, mais pour lui dire quoi ? Cela lui parut complètement insensé. Et puis, de toute façon, des nouvelles il n'en avait pas. Qui plus est, comment pourrait-elle savoir qu'il lui a écrit ? Cette boîte était là depuis sans doute très longtemps, c'était complètement idiot. Et peut-être même qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie. Les heures passèrent, Nicolas se

tournait et se retournait sans cesse sans parvenir à dormir. Il se leva brusquement, enfila sa robe de chambre, et sortit récupérer la vieille boîte en fer qui gisait dans le fond de la poubelle. Il se sentait totalement idiot à l'idée de ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il prit une feuille, un stylo, et s'assit à la table de la cuisine, il était trois heures du matin. Laya dormait tranquillement dans son panier. Il fit court.

« Bonjour. J'ai trouvé votre lettre, mais je n'ai pas de nouvelles de votre fils, Salomon, et j'en suis désolé. J'espère que vous finirez par en avoir et je vous souhaite bonne chance. »

Il la signa de son prénom, la plia, l'enferma dans la boîte, puis, chaudement couvert, il alla l'enterrer dans le jardin, à l'endroit même où Laya l'avait trouvée. Il se sentait ridicule, mais après l'avoir fait, il remonta se coucher et parvint à s'endormir rapidement. Les rayons du soleil filtraient déjà entre les rideaux, et le quartier s'éveillait sous la criée des marchands, comme tous les mardis matin, lorsque le marché venait s'installer sur la petite place. Nicolas avait trop dormi, et un mal de crâne le fit grimacer. Ce serait sans doute une sale journée, il le sentait. Il descendit lentement l'escalier en titubant et en faisant grincer toutes les marches. Arrivé dans la cuisine, il s'agenouilla près du panier de Laya, rassuré lorsqu'il la vit lui lécher la main.

— Allez, ma vieille, fit-il au labrador en ouvrant la porte qui donnait sur le jardin.

La brume était encore au rendez-vous, ce matin-là. Il referma sa robe de chambre et s'apprêtait à ramasser le journal, lorsque Laya se mit à aboyer et à creuser au même endroit que la veille.

— Mais c'est pas vrai, qu'est-ce que tu as encore ?

La chienne dégagea à nouveau la boîte en fer rouillée et s'excitait en aboyant et en regardant son maître. Nicolas se pencha, et sortit la petite boîte. Une certaine appréhension l'envahit lorsqu'il souleva le couvercle, ce n'était pas sa lettre qui se trouvait à l'intérieur, mais une autre, écrite sur un papier jauni.

« Monsieur Nicolas. Merci de m'avoir répondu. Je vous supplie de m'aider à retrouver mon fils, ne m'abandonnez pas... Hélène. »

Les mains de Nicolas se mirent à trembler, il en laissa tomber la boîte. Comment était-ce possible ? Cela ne pouvait être qu'une mauvaise plaisanterie et il en aurait le cœur net. Tout en prenant son petit-déjeuner, il se dit qu'il écrirait une nouvelle lettre ce soir, qu'il la placerait dans la boîte et veillerait toute la nuit pour attraper le mauvais plaisantin. Le soleil ne tarda pas à vêtir le ciel de ses chaudes nuances, faisant taire les derniers chants d'oiseaux qui résonnaient encore dans le vent d'hiver. Nicolas prit une nouvelle feuille blanche et écrivit.

« Hélène, si tel est bien votre prénom. Sachez que je n'apprécie pas cette mauvaise plaisanterie et que je n'hésiterai pas à déposer plainte si celle-ci devait continuer. »

Il déposa la lettre dans la boîte et alla l'enterrer, encore une fois. Ce soir-là, il ne regarda pas les informations. Il alluma la cafetière, éteignit toutes les lumières, attrapa son baladeur MP3 et se plaça derrière la fenêtre de la cuisine, avec la ferme intention d'y rester toute la nuit. Laya ne bougeait pas, toujours tranquillement installée près de lui. Les heures passèrent. De

cafetières en bâillements, il avait tenu toute la nuit, pensant qu'il se reposerait durant la journée. Il n'avait vu personne. Il n'avait flanché à aucun moment et cela avait paru interminable de surveiller cette boîte en fer enterrée, avec les Beatles dans les oreilles. Comme chaque matin, il fit sortir Laya. La chienne semblait de plus en plus faible, et il craignait à chaque fois de ne pas la voir bouger lorsqu'il s'approchait d'elle. Il avait peur d'affronter son regard, ses yeux qui semblaient bientôt annoncer son départ et qui trahissaient sa peine. Il savait qu'il ferait mieux de l'emmener une dernière fois chez le vétérinaire, il le savait, mais il n'en avait pas la force.

— Laya ! Allez, ma vieille.

Laya se traina jusqu'au jardin et se mit de nouveau à renifler et creuser encore le fameux trou. Nicolas se précipita aussitôt. Il sortit la boîte en fer, l'ouvrit et demeura stupéfait. Sa lettre avait disparu et une autre avait pris sa place : une vieille lettre à l'encre passée par le temps.

« Nicolas, je vous en supplie, il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Je m'appelle Hélène... Hélène Austern. Retrouvez mon fils, par pitié. Donnez-moi de ses nouvelles, et dites-lui que je vais bien. Voici une récente photo de nous deux, si cela peut vous aider »

Nicolas était bouleversé, ce n'était pas possible, il avait veillé toute la nuit. Pouvait-il s'être endormi l'espace de quelques minutes ? Il était certain que non. Il regarda dans le fond de la boîte et découvrit une vieille photo en noir et blanc. De ces vieilles photos d'une époque révolue, les bords en dent de scie. Dessus se trouvait une jolie jeune femme qui tenait la main d'un petit garçon, il devait avoir à peine 8 ans. Cette jeune femme

portait un magnifique médaillon en forme de rose qui descendait sur sa poitrine. En rentrant, il vida une poignée de croquettes dans la gamelle de Laya et y mélangea le traitement du vétérinaire, puis il s'assit à la table de la cuisine, la tête entre les mains. Il scruta encore et encore la photo, totalement troublé. Les cloches de l'église sonnèrent les dix heures. Monsieur Grégor, songea-t-il, peut-être qu'il saurait quelque chose. Il sonna à la porte. Au bout de quelques secondes, un vieil homme, veuf depuis déjà plusieurs années, vint lui ouvrir.

— Monsieur Grégor, bonjour, je... euh... Je suis le voisin d'en face, marmonna Nicolas, un peu gêné de la raison pour laquelle il se trouvait là.

— Bonjour, jeune homme, il y a un souci ?

— Non... euh... excusez-moi de vous demander cela, mais connaissiez-vous les précédents locataires ou propriétaires de ma maison ?

Surpris, monsieur Grégor dévisagea Nicolas durant quelques secondes.

— Eh bien... oui, les Bergeval ! Une famille tranquille, des gens très gentils et des enfants bien élevés que j'ai connus tout petits. Ils ont quitté la région. Ils sont restés là de nombreuses années, puis Claude, le mari, s'est fait muter dans le sud, à quelques années de sa retraite.

— D'accord, mais avant eux ?

— Houla, attendez que je me souviene... Il y a eu la famille Delorme, les Margaux et...

— Les Austern ? Cela vous dit quelque chose ?

— Entrez donc, vous allez attraper la mort. Il fait froid ce matin, fit monsieur Grégor en remontant le col de son épais pull-

over.

— C'est que... je suis pressé. Donc, les Austern, cela vous parle ?

— Austern ? Voyons... non... Mais quand nous sommes arrivés ici au début des années 70, avec ma femme, il y avait un type un peu bizarre qui habitait chez vous, il avait bien une quarantaine d'années à l'époque.

— Comment s'appelait-il ?

— Je ne m'en souviens plus, et ce n'était pas le genre causeur, si vous voyez ce que je veux dire. Il a quitté votre maison quelques semaines plus tard. Nous l'apercevions parfois en ville, mais de là à vous dire où il a vécu ensuite, je l'ignore. Vous devriez peut-être demander à Serge.

— Serge ?

— Ah oui... vous ne connaissez pas encore le vieux Serge... Il habite là-bas, vous voyez ? Juste à l'angle de la boulangerie, fit monsieur Grégor en indiquant une direction de l'index. Mais pourquoi diable voulez-vous savoir tout cela ?

— Oh ! Pour rien... je suis juste un peu curieux de l'histoire de ma maison, enfin..., c'est sans importance. Merci beaucoup, monsieur Grégor, je vous souhaite une bonne journée. Et navré de vous avoir dérangé.

Cette histoire et cette photo commençaient à captiver Nicolas. Il s'approcha de la maison du « vieux Serge » et sonna à la porte. Au bout de quelques instants, celle-ci s'ouvrit, dévoilant la silhouette d'un vieil homme qui peinait à se déplacer.

— Bonjour, monsieur, j'habite depuis peu le quartier et...

— Et je sais qui vous êtes, répondit froidement le vieil homme.

— Ah... bon... euh... Excusez-moi de vous déranger, mais monsieur Grégor m'a dit que vous pourriez peut-être me

renseigner.

— À quel sujet ? questionna l'homme, qui n'avait visiblement pas envie de perdre son temps.

— Eh bien voilà, vous souvenez-vous de la personne qui habitait chez moi au début des années 70 ? demanda Nicolas en pointant la main vers sa maison.

— Salomon ? Et alors ?

— Salomon ! Oui ! C'est ça ! Salomon Austern ?

— Austern ! Oui, tiens, j'avais même oublié son nom. Un gars plutôt antipathique, mais avec moi le courant passait plutôt bien. Faut dire que ses parents et les miens étaient bons amis, mais avec ce qui s'est passé ça l'a rendu mauvais.

— Oh ! C'est bien lui et sa mère, là ? demanda Nicolas en sortant la vieille photo de sa poche.

— Pardi ! Mais où avez-vous déniché ça ?

— Vous n'allez pas le croire, mais elle était dans une vieille boîte que mon chien a trouvée dans le jardin. Que s'est-il passé ? Racontez-moi !

— C'est que je n'ai pas le temps, l'infirmière va arriver d'une minute à l'autre.

— S'il vous plaît, insista Nicolas.

— Bon... Entrez, mais je ferai vite. Et puis..., à quoi cela va-t-il vous servir de savoir tout ça ?

En entrant chez le vieux Serge, Nicolas observa les meubles sur lesquels traînaient les souvenirs de la vie de cet homme. Des photos d'enfants, des photos en noir et blanc et d'autres vieux bibelots qui disparaissaient sous la poussière que le temps avait déposée. Il faisait sombre, le vieil homme n'aimait pas ouvrir ses volets. Il vivait ainsi, enfermé dans ses souvenirs sans doute aussi tristes et ternes que l'atmosphère qui régnait chez lui.

— C'était en 1942, quelques jours avant Noël, je crois. J'étais encore tout gosse, expliqua Serge en versant une tasse de café à Nicolas. C'est mon père qui me l'a raconté, moi je ne m'en souviens plus très bien. Les boches sont arrivés en ville et ont emmené tous les juifs. Ils ont emmené Salomon, il devait avoir à peine 8 ans. Ils les ont emmenés, lui et son père. Ce jour-là, sa mère... dont j'ai oublié le prénom...

— Hélène ? coupa Nicolas.

— Oui, c'est ça ! Hélène, mais comment vous... Enfin..., ce jour-là, Hélène, la mère du petit Salomon, qui rentrait d'une visite de chez ses parents dans les Ardennes, était restée coincer par la neige qui bloquait les voies du chemin de fer. Lorsqu'elle est rentrée chez elle, très tard dans la nuit, sa maison était vide. Son mari et son fils avaient été emmenés par les Allemands. Cette fois-là, elle eut de la chance.

— Mais qu'est-elle devenue ?

— Elle a dû fuir, elle aussi. Je crois que, comme beaucoup de juifs à l'époque, qu'elle avait été dénoncée.

— Mais quel rapport avec le gars qui habitait chez moi au début des années 70 ? demanda Nicolas.

— Eh bien, c'était Salomon, son fils. Si son père n'avait pas survécu aux camps de la mort, lui il s'en était sorti. Après la guerre, lorsque les camps nazis ont été libérés par les alliés, il est rentré chez lui et a trouvé la maison vide, et ce sont mes parents qui se sont occupés de lui. Par la suite, il a eu la chance de pouvoir louer la maison de son enfance et d'y rester. Mais, il ne s'y sentait pas aussi bien qu'il ne l'avait espéré, et il a fini par la quitter.

— Et où est-il à présent ?

— Il a pas mal vagabondé à ce que j'en sais, mais je crois qu'il est à la maison Louis Charlet, à l'autre bout de la ville. Mais il ne doit plus avoir toute sa tête, vous savez. Mais pourquoi cela vous intéresse-t-il tant ?

Nicolas ne répondit pas. Il se leva, remercia le vieux Serge d'une bonne poignée de main, et se dirigea vers la porte. La maison de retraite Louis Charlet se trouvait à la sortie de la ville, il pouvait s'y rendre à pied. En arrivant sur place, son cœur palpitait à lui déchirer la poitrine. Pourvu qu'il soit là, Salomon Austern...

— Bonjour, madame. Est-ce qu'un monsieur dénommé Salomon Austern se trouve ici ?

— Salomon ? Ah oui... Louise ! Monsieur Austern est dans sa chambre ? cria la réceptionniste en direction des couloirs.

— Oui ! répondit la voix d'une femme.

— Vous souhaitez le voir ? Je vous préviens, il n'est pas commode et je vais vous accompagner. Il est gravement malade, vous savez. Vous êtes de la famille ? Parce qu'il ne vous reconnaîtra pas.

— C'est sans importance, il a vécu dans la maison que je loue actuellement, et j'ai quelque chose pour lui.

— Vraiment ? Je crois, en ce cas, et si vous n'êtes pas de la famille, qu'il est plus sage que vous me remettiez cet objet et je lui donnerai.

— Non, je vous remercie, mais je tiens absolument à le voir.

— Bon... eh bien, c'est la chambre 19, au fond à droite.

Accompagné par la jeune femme, Nicolas parcourut les couloirs, rongé par l'angoisse. Après avoir frappé trois coups, elle ouvrit la porte. Près de la fenêtre se trouvait un vieil homme dans un fauteuil roulant, il se balançait sans cesse. Il ne tourna même pas la tête lorsque l'infirmière lui annonça qu'il avait de la visite. Nicolas s'approcha lentement de lui.

— Bonjour, Salomon. Je m'appelle Nicolas.

L'homme ne réagit pas, il continuait sans cesse de se balancer sur son fauteuil, puis il se mit soudain à chuchoter des mots qui devinrent de plus en plus audibles.

— Maman... Maman... Maman... Où est ma maman... ?

— Ne faites pas attention, monsieur, fit l'infirmière. Il réclame sa mère depuis qu'il est arrivé ici. À force, on ne fait plus attention, nous sommes habitués.

Nicolas plongea la main dans sa poche et sortit la petite photo. Sans rien dire, il la plaça devant les yeux du vieil homme. Salomon cessa de se balancer, les mains tremblantes, il la saisit, la regarda longuement. Ses yeux se remplirent de larmes et ses lèvres s'agitèrent, comme si le frisson de l'automne s'en était emparé. Lentement, il tourna son regard vers Nicolas.

— Maman ! C'est ma maman. Merci...

Un long silence s'installa dans la chambre. L'infirmière semblait dépassée par la scène qu'elle contemplait. Nicolas, la gorge nouée, se leva et posa une main bienveillante sur l'épaule de Salomon. Il se pencha à son oreille et lui chuchota : « *Oui, c'est votre maman, et elle m'a dit de vous dire qu'elle allait bien* ».

Nicolas rentra chez lui, la tête envahie de pensées improbables. Qui oserait le croire un jour s'il devait raconter cette histoire ? La journée s'achevait sous une neige fine qui blanchissait déjà les trottoirs. En arrivant chez lui, il vit que Laya s'était traînée en gémissant jusqu'à la porte pour l'accueillir. Il la prit dans ses bras et la déposa délicatement dans son panier, près du chauffage. Il la caressa chaleureusement, puis il saisit une

feuille et un stylo.

« Hélène, j'ai retrouvé votre fils, Salomon. Je lui ai dit que vous alliez bien. C'est devenu un vieil homme à présent, et il vous a longtemps appelé, espéré. Je ne sais par quel effet vous lisez mes lettres ni où vous êtes en ce moment, mais tout va bien, maintenant. Nicolas »

Une fois encore, il plia la lettre et la déposa dans la boîte qu'il enterra avant de monter se coucher. Il dormit d'un sommeil de plomb, cette nuit-là. Au petit matin, avant même de se lever, il devina que la neige avait dû tomber abondamment, au bruit sourd que faisaient les voitures qui passaient dans la rue. Il revêtit sa robe de chambre et descendit l'escalier.

— Allez, ma vieille, c'est l'heure du pipi.

Cela faisait 14 ans que Laya partageait la vie de Nicolas. Il se souvenait encore de ce petit chiot qui avait débarqué dans sa vie un matin de printemps. Ses parents lui avaient offert et ils ne s'étaient jamais quittés. Pas même lorsqu'il s'est marié. Il s'en greffe des souvenirs en 14 ans : des jeux, des taquineries, tous ces moments de complicité qu'un être humain sait si bien partager avec un animal. Il n'avait jamais eu la force de regarder, ces derniers temps, les photos et les films qu'il avait d'elle, lorsqu'elle était plus jeune. Un jour, peut-être, en trouverait-il la force, et qu'il les regarderait avec le sourire, lorsque le temps aura fait son effet. Laya ne bougea pas, ce matin-là. Effondré, il glissa ses bras sous l'animal, le souleva délicatement, puis sortit dans le jardin, sans même se changer, sans même enfiler une paire de chaussettes. Il posa Laya dans l'épaisse couche de neige, près du trou qu'elle n'avait cessé de gratter, celui dans lequel elle avait flairé la petite boîte en fer

rouillée. Il s'essuya les yeux, mais ne parvint pas à contenir sa peine et ses sanglots. Il dégagea la neige, puis la terre qui recouvrait la boîte. Il la sortit et ouvrit le couvercle. Là encore se trouvait une vieille lettre. Les larmes ruisselant sur ses joues, la voix tremblante, la gorge serrée, il la lut à voix haute.

« Mon cher Nicolas, votre lettre m'a remplie de joie. Je ne sais comment vous remercier. Mon Salomon... Vous avez raison, tout ira bien, maintenant... Du fond du cœur, Nicolas, je vous remercie. Je ne vous oublierai jamais. Hélène ».

Nicolas s'effondra, dans la neige et le froid, en serrant fort le corps inerte de sa chienne contre lui. Puis, se relevant, il saisit une pelle dans l'abri de jardin, et creusa la terre faiblement gelée. Il creusa encore et encore, comme s'il s'acharnait contre un sort, une fatalité, qu'il contestait. Il déposa le petit corps de Laya dans le trou, le reboucha. Mais avant la dernière pelletée, il se réchauffa les mains avec son souffle. Il s'agenouilla, déposa la boîte en fer rouillée dans le trou qu'il reboucha à jamais, puis libéra cette boule qui lui entaillait la gorge, se moquant de qui oserait sourire de le voir ainsi terrassé. Il finit par se résigner à rentrer, saisit par le froid vif qui commençait à l'engourdir. En entrant dans la cuisine, son regard se posa sur le panier de Laya. La sonnette de l'entrée retentit soudain, l'extirpant de ses tristes pensées. Se frottant les yeux, réajustant sa robe de chambre, il ouvrit.

— Bonjour... Pardonnez-moi de vous déranger. Je suis la nièce « du Vieux Serge ». Vous voyez de qui je parle ? Je sais que tout le monde le surnomme ainsi, dans le quartier.

Nicolas était intimidé et gêné de se trouver ainsi, dans cette

tenue et cet état, devant une jolie jeune femme.

— Euh... oui, que puis-je faire pour vous ?

— Mon oncle, à qui j'ai rendu visite, n'a pas arrêté de me parler de vous depuis hier, et quelque chose lui est revenu en tête dans ce qu'il vous a raconté. Sa mémoire lui fait souvent défaut, il faut lui pardonner. Alors, je n'ai pas tout compris, mais il m'a dit qu'il s'est souvenu de ce qu'était devenue Hélène... Austern, si je ne dis pas de bêtises. Et il m'a chargée de vous le dire.

— Oui, c'est gentil, et ? s'étonna Nicolas, qui n'osait pas faire entrer la jeune femme.

— Elle est morte à Auschwitz en 1944. Les Allemands l'ont capturée alors qu'elle fuyait. Elle et son fils n'étaient pas dans le même camp, ils n'ont jamais su ce qui était advenu l'un de l'autre.

— Comment est-ce possible... Comment est-ce possible, se répétait Nicolas.

— Vous allez bien ? demanda la jeune femme, inquiète.

— Oui..., pardon... Pardonnez-moi, pardonnez ma tenue, c'est que....

— Ne vous inquiétez pas, sourit-elle. Je vous laisse. Je reste encore quelques jours chez mon oncle, passez donc, nous en discuterons. Elle m'intrigue cette histoire. Passez un Joyeux Noël, fit-elle avec un joli sourire.

Nicolas la regarda s'éloigner. Ce n'était pas le moment de tomber amoureux, pensa-t-il, mais il était déjà trop tard. Ils se reverraient, de toute façon, même si, à cet instant, il l'ignorait. Le bonheur est comme un train qui passe. De ces trains que l'on prend parfois sans savoir où ils nous emmèneront. Comme si quelque chose le décidait pour nous. Ou que l'on rate, ou auquel on renonce. Il s'affala dans le canapé du salon, le visage blême. Comment Hélène pouvait-elle lui écrire si elle

était morte en 1944 ? Cette histoire commençait à le rendre fou, et puis Laya... sa Laya... Comme elle allait lui manquer. Cette pensée raviva soudain son immense chagrin, et il fondit encore en larmes. La journée passa dans une réelle tristesse. Il avait rangé le panier et la gamelle du chien dans le garage. Cela finirait dans la poubelle, et cette pensée le remplit de mélancolie. Il eut soudain l'idée de retourner à la maison Charlet. Peut-être pouvait-il, de temps en temps, accorder un peu de son temps à Salomon Austern. Il était sans doute la seule visite extérieure susceptible de lui apporter un peu de réconfort. En arrivant à l'accueil, l'infirmière le reconnut aussitôt.

— Bonjour monsieur. Salomon nous a quittés, si vous venez pour le voir...

Nicolas, saisi par l'émotion, ne répondit pas. Alors qu'il s'apprêtait à sortir, l'infirmière l'interpella.

— Monsieur !

Il se retourna et la vit fouiller dans un sac en plastique.

— Lorsque nous l'avons découvert ce matin, il tenait cela dans les mains. Autant que vous le preniez, sinon il va disparaître. J'en connais certaines ici, qui..., enfin..., Je vous souhaite un joyeux Noël.

Il n'en revenait pas, l'infirmière lui tendait le médaillon que portait Hélène sur la vieille photo.

La nuit enveloppait la ville dans son froid manteau. Nicolas rentra chez lui. Ce soir, il n'écrira pas de lettre, demain, il n'en

lira pas de nouvelle. Cette étrange histoire, qu'il garderait pour lui, était terminée. Laya ne sera pas là, près de lui. Elle ne sera plus jamais là... Sa vie ne sera sans doute plus la même, désormais, ou en tout cas pour longtemps, mais il tâchera de faire au mieux pour reprendre le rythme. Il s'endormit avec beaucoup de difficultés. Lorsque le matin vint le sortir de son sommeil agité, il enfila sa robe de chambre et descendit l'escalier. Il se versait une tasse de café lorsque son attention fut attirée par un bruit curieux, une sorte de gémissement ou de petit grognement qui semblait provenir du jardin. Intrigué, il sortit, mais ne vit rien. C'est lorsqu'il ramassa son journal devant la porte qu'il perçut, cette fois, des petits aboiements. Il tourna le regard et fit un pas en arrière. Au beau milieu du jardin, un petit chien, un petit labrador était en train de gratter la neige et la terre, et s'excitait autour d'un trou qu'il venait de creuser ; à l'endroit même où il avait enterré Laya et la boîte.

— Mais ! Qu'est-ce que tu fais là toi ? Tu t'es sauvé ? Tu vas mourir de froid, dis-moi.

Lorsque le regard de Nicolas se posa à l'endroit où le chiot avait creusé, il se rendit compte que la petite boîte en fer rouillée avait été dégagée. Frappé d'émotion, mais à la fois en colère, lui qui pensait cette histoire terminée, il ouvrit le couvercle et en sortit encore une lettre de papier jauni et à l'encre passée par le temps.

« Soyez heureux, Nicolas. Du fond du cœur nous vous souhaitons un Joyeux Noël. Adieu... Hélène et Salomon Austern ».

FIN.

